

— Je reconnais avoir fracturé deux tiroirs du bureau de M. Patoche, mon patron, et y avoir volé six cents francs. Pris en flagrant délit par mon patron, je lui ai restitué la somme volée. M. Patoche ne m'a pas livré à la justice parce qu'il a eu pitié de moi et je n'ai pu refuser de lui signer cette accusation que ie porte contre moi-même et dont il se servira comme il le jugera convenable. Les témoins qui signent avec moi ont entendu mon aveu et son pardon. »

Le papier passa de main en main. Il portait trois signatures, celle d'André Moriani, celle de Simon, celle de Lequelet.

— Simon, c'est le concierge de la maison, dit un agent. Faut-il l'appeler ?

— A quoi bon ? fit le commissaire, ceci ne nous regarde pas.

Et il continuait à parcourir d'autres papiers. Parmi ces papiers se trouvait encore le récit imaginé par Patoche pour expliquer dans quelles circonstances Gironde avait été recueilli par les charbonniers dans la forêt de Russy.

Nos lecteurs se rappellent que lorsque Patoche était venu trouver Mme de Cheverny, il lui avait dit, pour vaincre ses hésitations, que le père adoptif de Pierre Gironde avait laissé en mourant un récit très détaillé de sa bonne action relatant la date précise à laquelle il avait trouvé l'enfant, comment il était vêtu, où il l'avait trouvé, etc. Ce récit avait été fait, prétendait Patoche, devant le maire de Boncourt, le village habité par Gironde, et il semblait d'autant plus authentique qu'il portait la signature du magistrat municipal, Matoret. Patoche, méticuleux en tout, avait poussé la précaution jusqu'à imiter le cachet de la mairie de Boncourt.

— Ceci, pensa le commissaire de police, peut être intéressant pour l'enquête. Je l'enverrai au capitaine rapporteur.

Dans le même paquet, le magistrat trouva un autre papier couvert de ratures, avec des essais d'écritures de genres différents. C'était le même récit du père Gironde, le brouillon de ce récit. Les agents l'examinaient avec lui. Et tous restaient silencieux. Ils n'essayaient pas de découvrir si cette déclaration *in extremis* était vraie ou fausse. Cela leur importait peu, en somme. C'était une besogne pour eux assez ennuyeuse qu'ils étaient venus exécuter là, puisque ce n'était pas eux qui étaient chargés de l'enquête, puisque en somme dans cette affaire que le conseil allait avoir à juger, tout semblait clair maintenant. Mais c'était cette tentative d'écriture qui appelait leur attention, excitait leur curiosité.

Ce même commissaire aux délégations, nommé Ledoux ; ces mêmes agents, le brigadier Vedan et l'inspecteur Bravier, avaient été chargés, quelques semaines auparavant, de l'enquête sur le meurtre mystérieux d'Antoine de Pontalès. Leur insuccès avait été complet et retentissant. Pas un indice n'était venu les mettre sur la voie. Et les journaux ne leur avaient pas ménagé les plaisanteries. Or, ils venaient de se rappeler que sur le bureau de Pontalès, quelques instants après son assassinat, ils avaient trouvé, parmi des papiers d'affaires, une lettre très courte, d'une écriture bizarre et qui leur avait paru contrefaite. Cette lettre, qui n'était pas signée, donnait à Pontalès rendez-vous pour l'après-midi, à cinq heures. Or, c'était à l'heure indiquée pour ce rendez-vous que Pontalès avait été assassiné.

L'assassin, sans nul doute, était l'homme au long pardessus gris dont Joseph, le valet de chambre de Pontalès, avait pu donner le signalement. Et cet homme, avec l'auteur de la lettre de rendez-vous, ne faisait assurément qu'un seul et même individu. Mais pour le retrouver, tous leurs efforts avaient été perdus. Et ils en gardaient, au fond du cœur, une sourde colère qui les entretenait du reste dans une attention perpétuelle sur toutes choses, dans un éveil constant de leurs facultés d'excellents limiers de police, un moment en défaut. Ils avaient fait tirer des fac-similés photographiques de la lettre en question, et chacun des trois hommes en avait toujours un dans son portefeuille. La lettre de Patoche disait, on s'en souvient :

— J'ai changé d'avis. Il y a peut-être moyen de s'arranger. Attendez-moi demain vers cinq

heures et éloignez les importuns pour que nous puissions causer à l'aise. »

A quoi pensaient les trois policiers en considérant le faux récit inventé par Patoche pour tromper Marguerite ? Cette écriture venait de les frapper. Ces pleins, ces déliés, ces queues, ces arrondis, tout cela venait de leur sauter aux yeux comme autant de signes particuliers.

— Nous avons déjà vu cette écriture-là !

Telle fut leur première pensée, ensemble, à tous les trois. De là à se souvenir du meurtre de Pontalès, de la lettre trouvée sur le bureau, il n'y avait qu'une seconde. Ils tirent de leurs portefeuilles le fac-similé de la lettre, le consultent, le rapprochent de ces papiers saisis dans la caisse, scrutent chaque phrase, chaque mot, chaque lettre, chaque ponctuation. Tout cela silencieusement, tous les trois un peu pâles, car ils n'osent s'avouer leur espérance. Ils craignent de se tromper. Mais cette crainte ne dure pas longtemps.

Ils se regardent, triomphants, le sourire aux lèvres, les yeux pleins d'éclairs :

— C'est lui ! c'est lui !

Et en effet les deux écritures étaient identiques.

— Nous le tenons ! dit le commissaire.

— Ah ! le gremlin. Il nous a fait faire du mauvais sang !

— Il le payera !

— Je vais envoyer ces pièces au parquet, dit le commissaire, mais je conserve ce brouillon et j'écrirai au capitaine rapporteur du conseil de guerre de Châlons pour le tenir au courant.

— Oui, dit Bravier en soupirant, tout cela est bel et bon, mais en attendant, l'oiseau est envolé et comme il m'a l'air de n'avoir pas froid aux yeux, il doit se douter que nous sommes venus perquisitionner chez lui et il n'y remettra plus les pieds.

— Si nous ne le trouvons pas à Paris, nous le trouverons en Allemagne, dit le commissaire. Mais comme il peut, en somme, réparaître ici, malgré que vous pensiez le contraire, vous me ferez le plaisir, vous, Vedan, dès aujourd'hui, d'établir une souricière dans la rue Saint-Honoré, afin de le cueillir si jamais la fantaisie lui reprend de revenir.

Et avisant la cheminée de la chambre à coucher :

— Voici une photographie qui est probablement la sienne. Le concierge nous le dira. Vous serez renseigné sur sa figure.

Et ils sortirent. En quittant les bureaux de la rue Saint-Honoré, le commissaire et les deux agents, dont la voiture attendait en bas, se rendirent rue Saint-Roch. C'était là les lettres saisies au domicile de Gironde, rue de Courcelles, l'indiquaient, qu'avait demeuré le jeune homme, avant de devenir le secrétaire de M. de Pontalès. De la rue Saint-Honoré à la rue Saint-Roch il n'y a qu'un pas. Ils furent bientôt arrivés. Rue Saint-Roch, le concierge se rappelait parfaitement le nom de Gironde et d'Aimée. On n'eut pas besoin de lui poser de nombreuses questions. Il alla au devant des renseignements qu'on lui demandait et se mit à parler d'abondance.

— Oui, Gironde demeurait ici. Il occupait avec sa sœur deux chambres sous les toits, au sixième. Ils n'étaient pas heureux, les pauvres gens. Lui était apprenti mécanicien elle faisait de la couture. Elle crachait le sang ; elle s'en allait de la poitrine. Ça faisait pitié de la voir. Et puis, pas de chance. Un jour, le pauvre Gironde se laisse prendre dans un engrenage. Il meurt. Et Aimée, la poitrinaire, n'a pas tardé à le suivre. Ah ! celle-là se cramponnait à la vie. Enfin, la misère, les privations, tout cela a achevé de détruire ses forces. Il lui aurait fallu de bonne nourriture. Et elle n'avait rien à manger. Elle est allée retrouver son frère au cimetière Montparnasse.

Le commissaire dressait l'oreille.

— C'est bien de Pierre Gironde que vous parlez ?

— Mais oui, dit le concierge, je ne fais que ça depuis dix minutes.

— Et ce Pierre Gironde est mort ?

— D'accident, oui.

— Voilà qui est bizarre et je ne comprends plus.

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

Le commissaire ne répondit pas. Il consultait du regard ses agents.

— C'est peut-être un cousin portant le même nom.

— Possible.

Et s'adressant au concierge :

— Ce Pierre Gironde avait-il des parents ?

— Sa sœur, je vous ai dit. Vous êtes donc sourd.

— Et c'est tout ?

(A suivre)

NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons prochainement la publication d'un grand roman intitulé :

FLEUR DE MAI

Cette pièce littéraire a été appréciée de la façon la plus favorable par toute la presse française.

Le nom de **GEORGE PRADEL**, son auteur, est un gage de sa haute moralité et de la finesse du style.

Nous n'épargnerons rien pour que les illustrations soient à la hauteur du talent de l'écrivain.

FAUSSE IMPRESSION

Ce n'est pas sans une grande surprise qu'on a constaté qu'il régnait une fausse impression concernant la date à laquelle doit expirer la charte actuelle de la loterie de l'Etat de la Louisiane. Cela est réglé expressément dans la charte même de la compagnie, et cette charte est un document public qui est visible pour tout le monde. La charte actuelle n'expire qu'en 1895. De plus la législation de l'Etat de la Louisiane a adopté un amendement qui doit être soumis au peuple pour prolonger la charte de la loterie jusqu'en 1919. Les chartes sont toujours accordées pour un temps restreint et leur renouvellement est une affaire de routine. Ces formalités ont été dûment remplies, ainsi que le savent tous ceux qui ont suivi les événements. Tout le monde est on ne peut plus content de la manière dont les généraux Beauregard et Early président aux tirages de la loterie. Ces deux messieurs ont conquis la confiance publique en maintenant la haute réputation que s'est faite la loterie de l'Etat de la Louisiane. *Memphis (Tenn.) Ledger 27 août.*

— Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensive. Certes, elle le voulait bien ; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infallible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Fermale Pourous Plaster" du Dr Larivière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'héureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal chez : Dr J. Leduc, Picault et Contant, Laviolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fils, où tous les marchands peuvent se le procurer. Aussi à vendre partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manville, R. I.

\$2.25
CHEMISES BLANCHES
Devant plissé, pour
\$1.25
 — SIX POUR \$6.75 —
 Chemises sur commande \$1.50

GUIMOND
 15 ST-LAURENT